LES ENTRETIENS DU CERIF

LES FRÈRES VISENT LE MONDE ENTIER

ENTRETIEN MENÉ PAR
FLORENCE BERGEAUD-BLACKLER
Anthropologue, Directrice de recherche au CNRS (HDR)
Présidente-fondatrice du CERIF

INVITÉ
MOHAMED LOUIZI
Essayiste, ancien cadre des Frères musulmans
Spécialiste du frérisme

LES ENTRETIENS DU CÉRIF

. . .

Mohamed Louizi

entretien avec

Florence Bergeaud-Blackler

Mai 2026

CERIF

Transcription Whisper, diarisation acoustique Resemblyzer.
Durée 2 h 04 - 71 tours de parole.
© CERIF - cerif.eu

ENTRETIEN

Florence Bergeaud-Blackler. *(00:00)* - Bonjour Mohamed Louizi, je suis ravie que vous ayez accepté mon invitation. Vous êtes essayiste, connu pour vos travaux sur les Frères musulmans, notamment votre premier livre, Pourquoi j'ai quitté les Frères musulmans, retour éclairé vers un islam apolitique, paru en janvier 2016. Vous avez ensuite publié, en 2019, Plaidoyer pour un islam apolitique, la République chez elle, l'islam chez lui. Vous avez aussi contribué à la rédaction de rapports, et témoigné de votre parcours - dont nous allons parler - sur un blog intitulé Écrire sans censure, hébergé à l'origine par Mediapart et ouvert en 2007. Je suis très heureuse que vous ayez accepté cette invitation. Commençons par le commencement : j'aimerais que vous nous racontiez comment tout cela a débuté, comment vous êtes entré chez les Frères musulmans et comment vous en êtes sorti. Comment caractériser cette confrérie vue de l'intérieur ? Les Frères musulmans constituent-ils à eux seuls la frérosphère, ou leur influence va-t-elle bien au-delà ? Voilà ce dont j'aimerais que vous nous parliez. Je vous poserai ensuite quelques questions.

Mohamed Louizi. *(01:38)* - Merci pour l'invitation. C'est un sujet qui occupe la scène politique et médiatique depuis quelques années. Avant - avant les attentats de janvier 2015, Charlie Hebdo et l'Hyper Cacher - il n'intéressait pas grand monde. Ensuite, on a commencé à entendre parler des Frères musulmans de manière plus insistante, petit à petit, mais sans connaître la confrérie de l'intérieur, sans comprendre comment elle s'organise. C'était le sens de mon premier essai, Pourquoi j'ai quitté les Frères musulmans, retour vers un islam apolitique, comme vous l'avez rappelé. En 2016, cela faisait déjà dix ans que j'avais quitté les Frères musulmans. En octobre 2026, ce sera le vingtième anniversaire de mon départ de cette mouvance. Comment y avais-je adhéré ? Je l'ai raconté de manière assez détaillée dans le livre, avec mes souvenirs d'enfance, mes souvenirs familiaux, mes souvenirs du Maroc, parce que tout a commencé au Maroc, à partir de 1991. J'avais treize ans à l'époque, quand j'ai été approché pour la première fois par le réseau frériste marocain. Je précise « réseau frériste » parce qu'au Maroc, aucune organisation ne se déclare comme Frères musulmans, bien que les

liens idéologiques et même organiques à l'échelle internationale soient aujourd'hui documentés. À l'époque, ces organisations, ces mouvances, se présentaient comme des mouvances islamiques - le terme « islamisme » n'était pas encore en vogue, en tout cas pas au Maroc ; peut-être l'était-il en Égypte. Au Maroc, donc, c'étaient des mouvances islamiques, des associations, des organisations soit nationales, soit régionales. Dans la région de Fès, par exemple, il existait une organisation qui ne couvrait qu'une zone, pas tout le Maroc. Mais deux organisations nationales étaient très présentes. La première, Al Adl wal Ihsane - « Justice et Bienfaisance » - avait été fondée à la fin des années 1960, début des années 1970, par Abdessalam Yassine. La seconde, Harakat al-Tawhid wa al-Islah - « Unicité et Réforme » - avait été fondée à la fin des années 1970, début des années 1980, par Abdelilah Benkirane, qui occupera la fonction de premier ministre du Maroc au début des années 2010, après le soi-disant printemps arabe. Cette seconde mouvance est issue d'une organisation nationale de jeunesse, la Chabiba Islamiya, fondée par Abdelkrim Moutiî après l'indépendance, dans les années 1960. Elle a été impliquée dans

plusieurs ciblages politiques, notamment l'assassinat du socialiste Omar Benjelloun en 1975. À partir de cette date, la Chabiba Islamiya s'est métamorphosée. Une partie de ses membres a quitté le Maroc pour gagner des pays européens, les Pays-Bas, la Belgique. Ceux qui sont restés au Maroc ont fait des années d'emprisonnement et auraient procédé à une autocritique, à une réévaluation de leurs idées, déclarant avoir délaissé le djihad et l'action violente. Au début des années 1980, Abdelilah Benkirane, qui fait partie de cette frange restée au Maroc, fonde l'Association du groupe islamique, qui change de nom au milieu des années 1980 pour devenir Réforme et Renouveau. Au milieu des années 1990, cette mouvance fusionne avec une autre, Rabitat al-Mustaqbal al-Islami - « la Ligue de l'avenir islamique » - pour former Harakat al-Tawhid wa al-Islah, le Mouvement Unicité et Réforme, dont la branche politique donnera naissance au Parti Justice et Développement - qui ne s'appelait pas ainsi à l'origine, mais ce sont des détails. Moi, à treize ans, j'étais dans la Rabitat al-Mustaqbal al-Islami,

Florence Bergeaud-Blackler. *(08:28)* - Et nous sommes à peu près dans quelles années ? Ce que vous venez de dérouler couvre combien de temps - les années 1970, 1980, 1990 ?

Mohamed Louizi. *(08:36)* - Cette évolution remonte à la fin des années 1960 et va jusqu'en 1997-1998.

Florence Bergeaud-Blackler. *(08:49)* - Et la scission entre ceux qui partent aux Pays-Bas et en Belgique et ceux qui restent au Maroc pour être emprisonnés, c'est de quelles années ?

Mohamed Louizi. *(08:57)* - Ceux qui quittent le Maroc le font après l'assassinat d'Omar Benjelloun, après 1975. Abdelkrim Moutiî quitte le Maroc et demande l'exil - je ne me rappelle plus précisément, peut-être en Angleterre. D'autres s'installent en Suède, dans les pays scandinaves, aux Pays-Bas, en France, en Belgique, mais dans la clandestinité : ils n'avaient pas...

Florence Bergeaud-Blackler. *(09:28)* - C'est important, parce que ce sont eux qui vont former les Frères musulmans que l'on voit ensuite en

Europe. D'où l'importance de noter ce départ des années 1970.

Mohamed Louizi. *(09:39)* - Exactement. Et quand ils s'installent dans les pays européens, cela coïncide avec un moment où l'immigration musulmane en France, en Belgique et en Europe change de nature : regroupement familial, naissance des premières et deuxièmes générations. Ces gens-là se sont notamment positionnés comme enseignants d'arabe et de sciences islamiques, sans afficher l'étiquette de Frères musulmans.

Florence Bergeaud-Blackler. *(10:30)* - Ils ont même été recrutés dans les écoles belges, puisque la Belgique permet à des enseignants religieux d'enseigner dans les écoles, collèges et lycées. Une partie d'entre eux y a effectivement été recrutée.

Mohamed Louizi. *(10:49)* - Exactement. Revenons à ma petite histoire. Moi, j'ai été approché par la branche qui s'était présentée comme ayant délaissé la violence, d'abord par des animateurs, des enseignants, des instituteurs au collège, qui appartenaient à la mouvance d'Abdessalam

Yassine, Justice et Bienfaisance. C'était en 1991. J'ai passé un an avec eux, au sein de ce qu'on appelle la halaqa, le cercle d'éducation islamique. Le samedi et le dimanche, c'étaient les activités parascolaires : soutien scolaire, sport, football le dimanche matin après la prière de l'aube. Je suis resté un an avec eux. L'année suivante, je déménage et m'installe dans un petit village qui s'appelle Boujniba. Il y a là quelques écoles, un seul collège et un lycée. À cette époque, j'étais en quatrième. La particularité de ce village, c'est qu'au moins 50 à 60 % des enseignants du collège et du lycée étaient affiliés aux deux branches du courant fériste marocain : soit la mouvance d'Abdessalam Yassine, soit celle d'Abdelilah Benkirane, c'est-à-dire Unicité et Réforme. Je suis allé plutôt vers la seconde, pour des raisons purement familiales : mon beau-frère en était membre. Et c'était la même chose : cercle d'éducation islamique toutes les semaines, sport, activités culturelles à la maison de jeunesse. Tout a commencé comme ça. Dans mon livre, je raconte ces années - treize ans, puis quatorze ans après mon déménagement à Boujniba - et cela a continué. Depuis, je suis dans cette mouvance, sans le savoir

vraiment au début, parce que les distinctions que l'on fait aujourd'hui, à l'époque on ne les faisait pas. Personne, même les parents, ne distinguait un fréristе d'un salafiste. C'étaient des gens vertueux, engagés, qui respectaient les préceptes de la religion, et qui avaient en même temps plutôt réussi leur vie professionnelle : ils étaient instituteurs, enseignants. Ils donnaient un exemple à suivre à une jeunesse plutôt pauvre. Voilà pour le point de départ. Vient ensuite la période du lycée, où je commence à avoir un peu plus de responsabilités. En plus de la halaqa hebdomadaire, nous avions une fois par mois un rassemblement où l'ensemble des cercles se réunissait. Nous appelons cela une daawa, une assemblée qui dure un après-midi, voire une soirée. On nous encourageait fortement à y amener des amis, des camarades. Souvent il y avait des pâtisseries, un dîner, parfois un déjeuner, des boissons, du chant, du théâtre - de quoi séduire une jeunesse qui n'était pas encore intégrée aux cercles hebdomadaires. C'est à partir de ces rassemblements que se faisaient les sélections. Et nous étions très encouragés à travailler auprès de nos camarades de classe. Je me rappelle en avoir

ramené je ne sais plus combien : des jeunes qui jouaient avec nous au foot le dimanche matin, une petite discussion, « allez, viens avec moi, tu vas voir, tu vas aimer », et cela commençait comme ça. Tout cela paraissait spontané, mais tout était mobilisé pour nous inciter à les ramener, notamment toute une série de hadiths. Je me souviens d'un hadith qui résonne encore dans ma tête : celui qui guide une personne vers le droit chemin, viendra le jour de la résurrection comme s'il avait gagné - je ne sais plus exactement la formule, à l'époque on parlait de tant de pièces du temps de Mahomet, mais converti aux valeurs d'aujourd'hui, cela représente une grosse somme. C'est la dimension symbolique : si tu guides quelqu'un au sens des Frères musulmans, tu as gagné le gros lot - pas ici, mais de l'autre côté. Voilà comment cela a commencé. En 1996, j'allais avoir dix-huit ans, et c'est là qu'opère la deuxième sélection, parmi tous les jeunes assidus qui répondaient à un certain nombre de critères, notamment scolaires. Car la stratégie des Frères musulmans, certes, c'est de cibler une large masse de jeunes, mais tout le monde n'a pas vocation à devenir Frère musulman. Il y a des filtres, de la

surveillance. Une fois - et ça m'a marqué - je me suis rendu compte que, même au sein du foyer, on est en quelque sorte observé, surveillé. Vous savez, il y a les cinq prières quotidiennes ; si vous venez à celle de l'aube à la mosquée, vous êtes considéré comme meilleur que celui qui n'y vient pas. Pareil pour la prière de la nuit. Moi, j'essayais d'être à la mosquée chaque fois que je le pouvais. Cette assiduité avait été remarquée par les frères. Et voilà qu'un jour, un frère m'aborde et me dit : « Oui, Mohamed, j'ai appris que tu ne fais pas la prière surérogatoire après celle de l'aube. » J'étais étonné. Il me dit : « Tu sais Mohamed, il faut vraiment la faire. » Au-delà du texte religieux qu'il citait, ce qui m'a marqué c'est qu'il savait que je ne la faisais pas. Et c'est vrai, je la faisais de temps en temps, pas tout le temps. Était-ce un procédé - prêcher le faux pour avoir le vrai -, un temps d'exhortation et de rappel, ou bien une véritable surveillance intime, les faits et gestes de chacun étant observés, y compris par des proches, voire par la famille ? Une autre fois, en sortant de la mosquée, un autre frère me demande : « Mohamed, pourquoi t'arrive-t-il de ne pas faire ce geste quand tu pries ? » - et il mimait le geste. Je

raconte ces anecdotes parce que ce contrôle, sur des choses d'apparence anodines, envoie déjà le message qu'on est à l'œil. Donc en 1996, quand on m'a proposé pour la première fois de prêter allégeance - à dix-huit ans, parce qu'avant ce n'est pas possible -, nous étions peut-être cinquante ou soixante dans le cercle, mais ceux qui ont prêté allégeance se comptaient sur les doigts d'une main, trois ou quatre. Je faisais partie de ces jeunes. Juste après, j'ai dû déménager à Casablanca pour passer mon baccalauréat sciences mathématiques. Avant le départ, ils ont rédigé une lettre - ce qu'on appelle la lettre de tazkiya, une lettre de recommandation attestant qu'untel fait partie de la jamaa, du groupe. À Casablanca, j'avais aussi une famille - des oncles - membres des Frères musulmans, et c'est mon oncle qui m'a conduit au référent des Frères musulmans du secteur où nous nous étions installés : Hay Salama, à Casablanca. Une fois la fameuse lettre de tazkiya remise, on n'a pas à refaire tout le parcours, tout va très vite : on est intégré dans le cercle de ceux qui ont prêté allégeance. On m'a immédiatement confié une responsabilité que le groupe, la jamaa, appelle l'action - en l'occurrence l'action scolaire, l'action

auprès des élèves. Dans mon secteur, il y avait quatre ou cinq lycées et autant de collèges. Mon travail consistait à coordonner les cercles : nous en avions huit ou neuf répartis sur toute la zone couverte par ce département. Multipliez huit par six au minimum, cela fait quarante-huit élèves, quarante-huit cibles que l'on endoctrinait chaque semaine. Après mon baccalauréat, j'entre à l'université, et là, on me confie une deuxième responsabilité : celle de mas'ul al-jamia, le référent des frères à la faculté des sciences et techniques de Mohammedia, pendant deux ans, durant mes deux premières années universitaires - 1997-1998 et 1998-1999. J'avais donc une double casquette : d'un côté, la responsabilité de l'action de prédication dans les établissements scolaires de mon secteur ; de l'autre, celle de référent des frères au sein de ma faculté. À ce titre, j'ai présenté une liste électorale pour être représentant au sein de l'UNEM, l'Union nationale des étudiants du Maroc, syndicat de gauche. C'est exactement ce qui se passe en France aujourd'hui, je revis la même histoire. Ce sont des organisations qui étaient de gauche. Et vers la fin des années 1980, début des années 1990 - notamment au moment de

la première guerre du Golfe, quand Saddam Hussein a envahi le Koweït et que la rue marocaine s'est enflammée comme toute la rue arabe -, il y a eu une conjoncture d'événements qui a donné une véritable puissance à l'action des étudiants musulmans, ou des étudiants fréristes, à l'université marocaine. Les organisations de gauche ont été chassées, presque manu militari. À Oujda, à Meknès, à la faculté de droit de Casablanca, il y a même eu usage des armes blanches. Et puis, le basculement de la fin des années 1980, début des années 1990... Si on peut faire une pause là, Mohamed - pardon...

Florence Bergeaud-Blackler. *(25:58)* - Pour être claire : vous infiltrez l'UNEM, qui est un syndicat de gauche - exactement comme l'UNEF en France ; cette histoire a sans doute servi de modèle à ce qui s'est passé en France plus tard. Et en parallèle, il y a des actions plus agressives, où l'on utilise des armes pour ruiner certains mouvements de gauche. Cette double tactique - infiltrer un syndicat de gauche bon ton d'un côté, et confronter violemment les syndicats plus radicaux de l'autre - est-elle délibérée ?

MOHAMED LOUIZI. *(26:45)* - C'est exactement l'idée. Les moyens sont divers. Il y a le soft - moi, je n'étais pas dans la confrontation violente, plutôt dans l'écriture, parfois deux fois, dans le tractage, dans l'animation de cercles, ce qu'on appelle des haraqat, même aujourd'hui dans les universités marocaines. À dix heures...

FLORENCE BERGEAUD-BLACKLER. *(27:20)* - Quand j'ai commencé à travailler chez les Frères musulmans, à enquêter sur eux dans les années 1990, à Bordeaux, on appelait cela aussi des haraqat, et on m'invitait à ces cercles religieux.

MOHAMED LOUIZI. *(27:31)* - Je parle ici des haraqat dans la cour de l'université, pas des autres. À dix heures, à la pause, on sort des amphithéâtres ou des salles de cours, et là je me mets au milieu. Tout est préparé : la veille ou l'avant-veille, nous nous sommes mis d'accord avec des frères et des sœurs - demain, il y a un communiqué de la mouvance, un mot à passer, donc à dix heures vous allez venir, vous mettre en cercle. Nous sommes une petite dizaine, puis les étudiants qui passent voient qu'il se constitue quelque chose, s'arrêtent, et cela démarre. Cela peut durer deux, trois, quatre

heures. Ces haraqat servaient à la fois à passer des messages politiques à l'intérieur de l'université, à passer des messages syndicaux à la veille du 1er mai par exemple, à faire des actes - on venait avec le keffieh. J'ai des photos de moi des années 1990 avec le keffieh, et avec des affiches pro-Hamas, pro-palestinien. Et si un universitaire de gauche devait venir donner une conférence, oui, on faisait aussi des haraqat pour l'empêcher. On pouvait même aller jusque dans l'amphithéâtre, faire du bruit pour perturber l'activité. C'est pour cela que quand je vois ce qui se passe à Sciences Po, je revis exactement ces choses-là. Cela me rajeunit, presque. Je me souviens de moments où il était impossible à un universitaire de donner sa conférence. Et cela peut aller au-delà. Je raconte dans l'un de mes papiers de blog, et je crois aussi dans Pourquoi j'ai quitté les Frères musulmans, un événement : l'humoriste Laurent Gerra devait se produire à Casablanca. Je reçois l'ordre suivant : « Mohamed, demain à telle heure, on va faire un sit-in devant le théâtre Sidi Belyout - le grand théâtre de Casablanca - pour empêcher Laurent Gerra. » À cette époque, je ne savais même pas qui était Laurent Gerra, je n'avais jamais vu sa tête, je

n'avais jamais écouté ce qu'il disait. Juste : on va faire un sit-in pour empêcher le sioniste Laurent Gerra. Le mot « sioniste » suffisait. Et on fait confiance : si la direction l'a dit, on y va. Des actions comme celle-là, à l'intérieur ou à l'extérieur de l'université, j'en ai fait une bonne paire. Toujours dans la même période, entre 1996 et 1999 : il y a l'action des scolaires, l'action à l'université, et l'action politique. Cette partie politique est très intéressante à dérouler, parce qu'elle éclairera d'autres sujets que nous aborderons plus tard. En 1996, les Frères musulmans réussissent enfin à obtenir un abri politique. Pendant des années, la monarchie, le régime marocain, a refusé qu'un parti politique soit créé sous étiquette « musulman » ou « islamique ». Le roi est le Commandeur des croyants : on ne vient pas concurrencer sa légitimité religieuse. Toutes les tentatives, dans les années 1980 et au début des années 1990, butaient à la préfecture - on ne leur délivrait même pas le récépissé. Rien. Jusqu'à ce qu'ils rencontrent Abdelkrim El Khatib, très proche du roi Mohammed V puis du roi Hassan II. Lui possédait un parti politique - une coquille vide, certes, mais une coquille vide légitime, officielle, dotée de

toutes les autorisations nécessaires, et dotée d'une histoire. Une histoire qu'Abdelkrim El Khatib aimait relier à l'indépendance. Ce parti s'appelait le Mouvement populaire constitutionnel et démocratique, le MPCD. Il y avait donc la personnalité d'El Khatib, proche du palais, qui fut également médecin du roi à une époque. Et il y avait un autre personnage, Benabdellah El Ouggouti, présenté comme un résistant, déjà d'un certain âge - entre soixante-quinze et quatre-vingts ans dans les années 1990, donc très respecté. Ces deux piliers servaient de garantie au palais : les Frères musulmans qui rejoindraient le MPCD seraient contenus dans leur action et ne feraient pas de surenchère. Les Frères musulmans intègrent donc ce parti fin 1995, début 1996. Et dès qu'ils ont quelques places en interne, ils veulent mener la campagne des municipales de 1996. Le MPCD avait refusé, en tout cas pour plusieurs candidats. La personne qui était ma responsable dans la localité - et qui était aussi responsable de la mouvance pour la prédication en milieu scolaire - s'est alors présentée sans étiquette, comme maire de la commune. C'était ma première participation à une campagne électorale, en 1996. Nous avons fait

une campagne où nous chantions des chants islamiques dans les rues, et les gens nous regardaient. C'étaient des manifestations où nous pouvions être mille, mille cinq cents, deux mille à marcher ainsi dans les rues, quasiment toutes les nuits, après le travail, après l'école. Pour les Marocains, c'était quelque chose qu'ils n'avaient jamais vu : les partis politiques ne menaient pas ce genre d'action. C'était un acte fondateur. Voilà qui nous étions, voilà notre discours, et tous les slogans, tous les chants étaient des slogans et des chants islamiques ou islamistes. Tout. Ce n'était pas du tout un discours de gestion du quotidien d'une municipalité. C'était un discours identitaire. Il y avait la Palestine, il y avait « rendre éthique l'action publique », « contre la corruption ». Mais au-delà, par exemple comment on allait gérer - je dis une bêtise - l'éclairage public, rien de tout cela ne figurait dans notre discours ni dans notre programme. Cette campagne avait surtout un objectif non avoué de prédication. Nous étions dans la rue, quinze jours... Non avoué, c'est-à-dire que vous n'étiez pas identifiés comme religieux : vous n'aviez pas l'étiquette politique du MPCD. La personne avait présenté ce que j'appellerais une

candidature libre - même si elle ne l'était pas vraiment, puisque toute la mouvance était derrière elle. Voilà pour 1996. En 1997, le MPCD présente des candidats aux législatives. Le régime marocain a demandé, voire ordonné, que leur nombre soit très limité. Et le rendement a été remarquable : ils ont présenté une dizaine de candidats sur tout le territoire - et encore, surtout dans les grandes villes - et ils ont obtenu 80 à 85 % de réussite. Cela en 1997. S'ils avaient présenté ne serait-ce que la moitié du territoire national avec le même rendement, dès 1997, les Frères auraient été la première force politique du pays. Quelque temps plus tard, ils changent de nom. Les anciens du MPCD commencent à partir, et la coquille vide devient la branche politique des Frères musulmans. À partir de là, l'argent obtenu sous forme de subventions par les députés... - Est-ce comme l'histoire de LFI ? - C'est à peu près cela. Les similitudes sont quand même incroyables.

Florence Bergeaud-Blackler. *(38:16)* - Oui, c'est incroyable.

Mohamed Louizi. *(38:18)* - Et à l'été 1997, ils changent de nom. Le parti devient le Parti Justice

et Développement, exactement comme le parti d'Erdogan. Je ne sais pas s'il y avait un signal envoyé à ce moment-là. En tout cas, ce sont des moments que l'on revit aujourd'hui, autrement, en France : mêmes procédés, mêmes thématiques, mêmes manières de fonctionner. Quand cela marche, pourquoi changer une équipe qui gagne ?

Florence Bergeaud-Blackler. *(39:03)* - Ce sont souvent les mêmes acteurs, qui ont vieilli. Ces jeunes des années 1990 ont aujourd'hui une cinquantaine, une soixantaine d'années, et refont la même chose.

Mohamed Louizi. *(39:19)* - Voilà pour la partie marocaine. En novembre 1999, je rejoins l'université française à Lille, à Villeneuve-d'Ascq. Là encore, première rencontre. Dès le premier jour, je suis surpris - agréablement surpris, dans l'esprit de l'époque -, parce qu'à la résidence Gaston Bachelard, où je logeais au quatrième étage, j'avais posé mes affaires et je suis descendu voir le rez-de-chaussée. On m'avait dit qu'il y avait une laverie, une salle de télévision, une salle de travail. J'ouvre une porte, je pousse - et qu'est-ce que je vois ? Un tapis de prière, une bibliothèque,

les horaires de prière, ceux de la prière du vendredi. J'étais étonné, parce qu'à cette époque, au Maroc, il était interdit de prier au sein de l'université. Il existe encore des images et des articles montrant les CRS marocains délogeant des gens qui priaient dans les couloirs. C'était interdit. Trouver cela en France me paraissait tout simplement incroyable. À la première prière, je rencontre une personne que je connaissais déjà au Maroc - un an de décalage entre nous, lui avait quitté le Maroc en 1998 pour s'installer en France, mais je ne savais pas où il était. Coïncidence incroyable. C'était lui l'imam qui conduisait la prière. C'était déjà un activiste à l'université de Mohammedia, et c'était lui qui dirigeait les prières à la salle Gaston Bachelard. C'est par son intermédiaire que je vais rencontrer mon premier frère musulman en France, un certain Mohamed El Mokhtari, à la salle de prière de Gaston Bachelard, sur la cité scientifique de Villeneuve-d'Ascq. Et c'est ce monsieur qui s'est présenté il y a quelques semaines aux élections municipales sur la liste LFI du groupe Bernalicis à Villeneuve-d'Ascq. Depuis ce jour-là, nous sommes restés quasiment inséparables jusqu'en 2006, voire au-delà - les liens

étaient si forts qu'après mon départ des Frères musulmans, nous avons gardé des relations amicales jusqu'en 2007-2008. Fin 1999, je ramène donc ma fameuse lettre de tazkiya, et l'on me propose de renouveler en quelque sorte l'acte d'allégeance. Même avec la tazkiya, même s'ils voyaient que je connaissais peut-être plus qu'eux la confrérie, les textes... cette prudence est caractéristique des Frères musulmans : on ne fait pas confiance tout de suite, il faut toujours passer par un certain nombre de filtres, de preuves. Une fois qu'ils ont eu la certitude que je n'étais pas un agent des services marocains - parce qu'on peut toujours se demander si la personne joue un double jeu -, on me demande d'assister à une nouvelle déclaration d'allégeance. Je l'ai donc faite une deuxième fois, différente de celle du Maroc - même esprit, mais cérémonial différent. En France, à cette époque, l'UOIF avait la façade UOIF, mais l'arrière-boutique, c'était la jamaa, le groupe des Frères musulmans. Je me rappelle très bien cette soirée : nous étions dans une maison à Villeneuve-d'Ascq, chez le trésorier historique de la Ligue islamique du Nord - qui était aussi, jusqu'à très récemment, le trésorier du lycée Averroès. Ils

avaient préparé un repas, et nous y avions été conviés, moi et...

Florence Bergeaud-Blackler. *(44:29)* - Comment s'appelle-t-il ?

Mohamed Louizi. *(44:31)* - Azzedine Driouech. C'était lui le trésorier. Cela se passait chez lui, en présence d'Amar Lasfar et d'une personne très influente, très idéologue, qui n'apparaît pas souvent sur les photos mais qui est l'éminence grise des Frères musulmans dans le Nord, voire en France : un certain Mohamed Taïb Sagroni - dont le fils a été jusqu'à récemment président des Étudiants musulmans de France. Pendant cette soirée, nous nous sommes mis dans un mode quasi sectaire. Amar Lasfar se lève, avec tous les cadres ; nous, les étudiants conviés - moi compris -, nous nous sommes tenus par la main. Amar Lasfar a prononcé la formule de la baïa, du serment, et nous répétions derrière lui. Je me souviens ensuite de cette phrase de Mohamed Taïb Sagroni : « Maintenant, vous avez une bague dans la main. » C'était l'image de l'alliance. Plus précisément, il faisait allusion à une alliance, non pas avec la jamaa, avec le groupe, avec la mouvance, mais à

une alliance vis-à-vis d'Allah. À partir de là... à partir de là, moi je l'avais déjà vécue ; mais pour les nouveaux qui ont prêté allégeance ce soir-là, la vie va changer. Pendant cette soirée, on rappelle les fameux dix principes, ou dix piliers de la baïa : la compréhension, la sincérité, l'action, et en quatrième le djihad, sans parler du sacrifice, de l'obéissance, de la constance, du désintéressement, de la fraternité - étonnamment, la fraternité ne figure pas parmi les premiers piliers, elle vient juste avant le dernier, la confiance. Et le djihad arrive en quatrième position. La vie de ces jeunes change donc quasiment à 180 degrés. Ce qu'ils faisaient avant à titre bénévole au sein des associations va désormais prendre une signification beaucoup plus contraignante. On ne désobéit pas aux ordres : dès qu'on prête allégeance, notre avis ne compte quasiment plus, c'est l'avis du groupe qui compte. Et on ne discute pas. Ce qui était quand même incroyable, c'est qu'on nous disait : « Même si tu ne comprends pas la décision ou l'ordre qu'on te donne, ce n'est pas grave, tu comprendras une autre fois. On n'est pas obligé de tout te dire. » Amar Lasfar aimait dire : « On doit dire la vérité,

mais pas toute la vérité. » Cela dépend ensuite de la proximité avec le foyer des Frères musulmans. J'aime toujours donner l'exemple de la Kaaba et de La Mecque. Quand on regarde la Kaaba, la grande mosquée de La Mecque, on voit le cube au milieu, puis des cercles concentriques qui s'éloignent au fur et à mesure. C'est à peu près le même schéma au sein de la confrérie : les cercles les plus proches du centre du pouvoir disposent de plus d'informations que ceux qui en sont éloignés - alors même que tout le monde se considère comme Frère musulman. Mais ce n'est pas tout à fait le cas. Même au sein d'un même bureau, il y a ceux à qui on va dire un peu plus, et ceux à qui l'on va demander - cela m'est arrivé - : « Mohamed, peux-tu quitter la salle pendant cinq à dix minutes ? » Et il ne faut pas dire pourquoi. On quitte la salle parce que c'est un sujet auquel je ne dois pas être associé, auquel je ne dois pas avoir accès. Je ne prenais pas cela comme une insulte : cela fait partie de l'obéissance et de la confiance. Si c'avait été intéressant pour moi, ils m'auraient demandé de rester. Et donc à cette époque, j'avais la double casquette, exactement comme au Maroc. Il y avait la prédication proprement dite, c'est-à-dire la

diffusion des discours islamiques au sein de la confrérie et sur le campus. Nous faisions une halaqa le jeudi soir - le vendredi, la plupart des étudiants partaient. J'y faisais souvent une intervention, soit sur l'exégèse du Coran, soit sur le hadith, soit sur la biographie du Prophète, selon les semaines. Et la deuxième casquette, c'était l'EMF, les Étudiants musulmans de France. J'ai commencé en 1999 comme responsable du comité syndical, puis un an et demi plus tard j'ai été élu président de l'association, et élu au Crous de Lille avec six autres représentants de l'UNEF et de l'UNI. À cette époque, la gauche comme la droite étaient très inquiètes et très prudentes dans leur relation avec nous. Au point que la guerre de 2000, de...

Florence Bergeaud-Blackler. *(51:12)* - 2003. J'ai connu l'EMF quand elle ne s'appelait pas encore EMF mais UICEF, l'Union islamique des étudiants de France, sur le campus de Bordeaux. Je crois qu'elle avait été créée par Fouad Alaoui. À l'époque, il y avait effectivement une certaine méfiance. Ses membres n'étaient pas exactement prosélytes, mais visiblement religieux. Peut-être se sont-ils ensuite adoucis, glissés un peu en

caméléons dans le milieu, mais à l'époque ils étaient un peu trop visibles.

MOHAMED LOUIZI. *(51:48)* - Tout à fait. En 2003, au moment de la guerre d'Irak, il y a eu une manifestation unitaire à Lille, et nous nous y sommes associés. Nous avons été mis à l'écart par les organisations syndicales, majoritairement de gauche. Et quand le préfet nous a reçus à la suite de la manifestation, j'étais présent. On ne voulait pas que nous signions le communiqué unitaire. Je suis donc venu avec mon propre communiqué, et je l'ai lu dans la salle. Tout le monde me regardait avec un air un peu : « Mais qu'est-ce qu'il fait là, pour qui se prend-il ? » J'ai pris la parole et dit ce que j'avais à dire. En l'espace de vingt ans, les choses ont changé à 180 degrés. Cela montre à quel point le travail d'infiltration, d'entrisme a réussi - et peut-être qu'au-delà de l'infiltration et de l'entrisme, il y a un peu plus d'argent.

FLORENCE BERGEAUD-BLACKLER. *(53:03)* - Précisons. Vous avez beaucoup parlé de l'institution, de la manière dont les Frères musulmans se sont intégrés dans les milieux académiques et universitaires ; mais avec quelles

idées, avec quels arguments à l'époque ? Vous prenez la parole - pour dire quoi ?

Mohamed Louizi. *(53:26)* - Je prenais la parole d'abord pour dire que nous étions contre l'attaque américaine, contre l'Irak. Nous utilisions des termes que je ne comprenais même pas - « impérialisme » et autres -, des termes un peu connotés. - Vous repreniez donc les mots de la gauche ? - Oui, bien sûr. Je n'allais pas employer le terme « croisade » à la préfecture de Lille - ce mot-là, je l'utilisais le vendredi à la mosquée, à la salle de prière de Gaston Bachelard, pour mobiliser les musulmans dans un langage qu'ils comprennent et qui les galvanise. Là, je leur expliquais que l'attaque de l'Irak n'est rien d'autre qu'une étape dans le projet du Grand Israël, qui va effacer la Syrie, l'Irak, puis l'Iran - bref, tout un discours inadapté à un préfet, mais parfaitement adapté à un autre auditoire. C'est là qu'opère le double discours : à chacun son discours, à chacun on adapte, et on utilise des mots-clés qui vont plaire à l'auditoire. Devant le préfet, c'étaient donc les mots de la gauche, les expressions de la gauche, le discours de la gauche. Mais la gauche de l'époque

ne le croyait pas, elle prenait ses distances, elle ne voulait pas qu'on l'associe à sa démarche. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas - le chemin parcouru est considérable.

Florence Bergeaud-Blackler. *(55:33)* - Les choses ont-elles changé ? Le discours a-t-il changé aujourd'hui, puisque vous faites la comparaison avec la situation actuelle ? Ou est-ce le degré d'acceptabilité qui a changé ?

Mohamed Louizi. *(55:42)* - Pour moi, le discours n'a pas vraiment changé. Les constantes du discours islamiste restent les mêmes. C'est le degré d'acceptabilité qui n'est plus le même, parce que la gauche...

Florence Bergeaud-Blackler. *(55:58)* - La mobilisation se fait donc sur la Palestine et sur l'islamophobie, et d'une certaine manière sur la guerre menée contre l'Irak, contre le monde musulman. Ce sont toujours les mêmes arguments, toujours ces deux axes mobilisés - mais aujourd'hui ils sont entendus.

Mohamed Louizi. *(56:18)* - Ils sont entendus, oui. Si l'on revient aux débuts de la mouvance des Frères musulmans, à la fin des années 1920, dans les années 1930 et 1940, le pilier de leur discours, c'est la victimisation. Et c'est un discours qui marche. Pourquoi changerait-on quelque chose qui fonctionne ? La victimisation prend ensuite des représentations diverses selon le contexte du moment : la Palestine, dans les années 1990 la Bosnie, le Kosovo, la Tchétchénie ; à la fin des années 1990 et au début des années 2000, le Darfour. Bref, le pilier du discours islamique - ou islamiste, je ne ferai plus de différence aujourd'hui -, c'est la victimisation. Et puis, il y a toujours des crises dans le monde, on choisit des thématiques qui vont toucher. La question palestinienne, elle, a toujours été un sujet central, que ce soit au sein des universités ou ailleurs. C'est un thème marketing qui fonctionne, qui galvanise, qui ramène de nouveaux adhérents et adeptes - et qui permet surtout d'amasser beaucoup d'argent.

Florence Bergeaud-Blackler. *(57:58)* - Si je comprends bien, les Frères font des formateurs de formateurs : on vous endoctrine pour que vous

endoctriniez à votre tour. Pouvons-nous revenir sur cet endoctrinement ? De quoi part-il ? Quel est le rôle du tamkîn, de la shumuliyya, de tous ces concepts qu'on vous apprend ? Et comment cela prend-il chez vous ?

Mohamed Louizi. *(58:23)* - C'est pour cette raison que j'ai commencé par dire que tout démarre à l'âge de treize ans. Le bagage épistémologique, intellectuel, est encore presque vierge. À cet âge, j'étais un jeune comme les autres : je lisais les aventures du Club des Cinq. Le danger de l'approche frériste, c'est ce que je raconte dans mon prochain livre : on arrive sur un terrain prêt mais quasi vierge, le terrain de l'enfance, de la jeunesse. Et on y arrive avec un certain nombre de concepts que l'enfant ne comprend pas. À travers plusieurs méthodes, plusieurs procédés qui s'apparentent à de la manipulation d'enfants, on lui fait apprendre ces concepts par cœur avant qu'il en saisisse le sens. Le sens vient dans un deuxième temps. Une fois sélectionné, on vous donne de la littérature : pour étoffer votre compréhension de ce que signifie « le caractère général de l'islam » - par exemple le livre de Youssef al-Qaradawi, que

j'ai lu en 1995-1996. Puis Jund Allah Thaqafatan wa Akhlaqan, Les soldats d'Allah par la culture et l'éthique, écrit par le Frère musulman syrien Saïd Hawwa, que j'ai lu en 1997. Avant cela, on écoutait des conférenciers Frères musulmans, notamment un certain Abou Zaïd, qui venait au Maroc avec une aisance, un brio incroyables, et qui utilisait des termes que je ne comprenais qu'à moitié. Dans un deuxième temps, vient mon temps : on lit quasiment un livre par mois au minimum, davantage si possible. Il y avait par exemple la Silsilat Kitab al-Umma, la Série du livre de la Oumma, qui coûtait dix dirhams - un euro - au Maroc de l'époque, et qui était produite et diffusée depuis le Qatar, depuis Doha. Tous les Frères musulmans achetaient cette série par obligation, puis la transmettaient aux personnes, entre guillemets, brillantes et capables de la lire. À cette époque, nous lisions sans aucune distance critique. Aucune distinction entre l'ordre de la religion et celui de l'idéologie - même si la religion est une idéologie. Disons : entre l'interprétation de l'islam, des hadiths d'un côté, et un système d'idées propre aux Frères musulmans, qui les différencie des Tablighis, des salafistes, etc. Pas de distance

critique pour comprendre. Et quand on commence à comprendre, c'est trop tard : on est déjà pris dans le filet, ce discours fait partie de soi. C'est ce que je raconte dans Pourquoi j'ai quitté les Frères musulmans : c'est vraiment la confrontation en France, avec une littérature qui n'était pas islamique du tout, qui va indirectement commencer à questionner les choses. Si j'étais resté au Maroc, peut-être serais-je député fréristе aujourd'hui - je ne suis pas dans les univers parallèles. Mais l'endoctrinement ne démarre pas à un âge avancé : il démarre très jeune, et c'est là le danger. Le récit des Frères musulmans devient la matière même de la compréhension de la religion. Pour cette raison, quand je lisais à l'époque des socialistes ou des intellectuels marocains - leurs articles des années 1998-1999 -, je peux les relire aujourd'hui sans aucune objection. Mais à l'époque, je considérais qu'ils n'étaient pas musulmans, tant j'étais imprégné par l'idéologie. Tout ce qui sortait de ce cadre était pour moi une pensée corrompue, que je ne pouvais pas accepter, qu'au mieux je devais ignorer.

Florence Bergeaud-Blackler. *(64:20)* - Quand vous étiez missionnaires, c'était l'occasion de vous entraîner en endossant ce rôle. Qu'est-ce qui vous faisait avancer ? La conquête ? La daawa ? Comment cela s'appelait-il ? Qu'est-ce qui vous enthousiasmait, au sens étymologique du terme - en théos, habité par le divin ?

Mohamed Louizi. *(64:41)* - Au sens étymologique, j'ai cité au début les hadiths mobilisés pour nous pousser à prêcher, à ramener des élèves vers les cercles et vers les événements festifs des Frères musulmans. Plusieurs éléments entrent en jeu. D'abord l'endoctrinement purement religieux. Chaque semaine, dans un cercle, vous devez apprendre par cœur - cela dépend des cercles - jusqu'à vingt-cinq ou trente versets par semaine, plus un hadith. Vous devez lire un chapitre de la biographie du Prophète. Une fois en cercle, on récite à tour de rôle, on corrige, on psalmodie. Derrière, l'encadrant donne une interprétation, une exégèse, une explication des textes. Nous lui faisons confiance : ce qu'il raconte s'imprime aussitôt, devient la seule explication que j'ai en tête. C'est l'exégèse faite par l'encadrant. Et les

références qu'il cite, dans la plupart des cas, sont des références wahhabites. On peut se dire : ce sont les Frères musulmans, non, ce sont les salafistes - mais dans l'âme, dans les textes, quand on parlait de la notion d'Allah, c'est l'explication de Muhammad Ibn Abd al-Wahhab que nous avions : l'oussoul talata, les trois fondements - Allah, Rasul, al-Qur'an : Dieu, le Messager, le Coran. Le contenu du dogme, du credo, c'est un contenu wahhabite, transmis par notre encadrant, que nous acceptons comme vérité révélée. Ensuite, il y a les incitations : tous les textes qui nous poussent à faire de la prédication parce que nous allons gagner des hasanat, des bonus multipliés par dix, et qu'au jour du Jugement, nous serons mieux placés que tel autre. Un véritable conditionnement psychologique et mental fait que nous ne nous posons même pas la question : nous le faisons parce qu'il faut le faire, parce que demain tout ce travail nous permettra d'atteindre un degré très élevé dans la hiérarchie des proches d'Allah. Et puis il y a, pour moi, un élément essentiel : la peur. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de textes que nous avons appris, qui nous ont été expliqués - je peux en citer au moins une douzaine, je m'en

tiendrai à deux ou trois. D'abord, la peur d'Allah, la peur de Sa colère. Le nombre de textes mobilisés alors qu'on est jeune, qu'on n'a aucun recul, qu'on fait une confiance absolue à la personne qui nous enseigne - cette colère d'Allah pouvant s'abattre sur celui qui ne fait pas ceci, qui fait cela. Mettez-vous à la place d'un jeune de quinze ou seize ans, endoctriné par la peur de la colère d'Allah, la peur de la mort. Cette peur ne s'arrête pas aux supplices de l'enfer : il y a d'abord les supplices de la tombe. Il y a par exemple un hadith que je cite dans mon prochain essai : la personne qui va aux toilettes mais qui ne se nettoie pas proprement - quelques gouttes d'urine restant -, cette personne souffrira pendant son séjour dans la tombe. Le hadith en décrit la nature, très imagée, sur une demi-page que l'on apprenait par cœur. Imaginez la précaution de purification d'un jeune de quinze ou seize ans à qui l'on a mis en tête qu'une petite goutte d'urine peut invalider toute une vie de bonnes œuvres, de charité, d'adoration. À chaque passage aux toilettes - pardon pour l'exemple, peut-être choquant -, ces personnes sont habitées par cette peur bleue. Sans même parler de la peur du Jugement dernier : quand vous regardez les

textes coraniques, les hadiths, la description du Jugement, le nombre de noms donnés à l'enfer, les sept étages de l'enfer - ce ne sont pas des étages, plutôt des sous-sols, les étages étant réservés au paradis -, et au septième sous-sol, au niveau moins sept, on trouve les hypocrites, dont on vous décrit comment ils sont traités éternellement, dans un feu qui ne faiblit jamais. Imaginez ce que cela représente pour un enfant. Au-delà des concepts fréristes - nous y reviendrons, avec le tamkîn et le reste -, c'est la dimension de la peur, toutes les phobies que l'islam met dans la tête de la jeunesse, à travers les Frères musulmans et les autres prédicateurs. Aujourd'hui, quand vous regardez un jeune de treize ou quatorze ans - je parle des pratiquants -, 70 à 80 % de sa foi est bâtie sur ces phobies inscrites dans les textes et dans les têtes. Le reste, c'est un peu...

Florence Bergeaud-Blackler. *(72:01)* - Vous avez parlé d'universitaires, de gens brillants, des meilleurs élèves, des ingénieurs comme vous. Pour un Occidental, il est difficile de comprendre que de tels ingénieurs puissent croire à cela. Il y a là une vraie difficulté.

Mohamed Louizi. *(72:24)* - Je ne vais pas tout révéler par rapport à mon futur essai. Un chapitre l'explique. Je prends par exemple le lycée Averroès, en France. Quand on parle aujourd'hui d'Averroès, on nous dit : c'est un lycée d'excellence, ce sont des gens brillants, qui feront médecine, avocat ; il n'est pas possible qu'ils soient endoctrinés. Je peux citer d'autres exemples. Le Hamas, les ingénieurs de génie civil qui ont fait le métro de Gaza, ce sont des ingénieurs. Le 11 septembre, la cellule de Hambourg qui a préparé l'attentat - ce ne sont pas des tarés, des ratés, ce sont des ingénieurs. L'Iran, l'exemple iranien : le sommet de la modernité technique, la maîtrise de l'atome et de l'énergie nucléaire - ce sont des ingénieurs qui croient qu'il y a une main cachée, qui croient à plein de choses qui, pour un Occidental, ne collent pas. Eh bien si, cela colle. Ce que j'explique dans mon nouvel essai, cela colle. Je vais donner une explication très simple. Il existe en islam un concept : l'ilm nafi, la science utile. Quand Oriana Fallaci a interviewé Khomeini en 1979 à Qom, elle lui a posé cette question : « Vous étiez en France ; l'avion qui vous a ramené, la télévision que vous utilisez, le climatiseur qui vous permet de vivre dans la

chaleur du désert de Qom - tout cela vient de l'Occident. Et pourtant, vous êtes contre la modernité, contre l'Occident. » Khomeini la regarde droit dans les yeux et répond : « Nous n'avons pas peur de vos outils. Ce sont des instruments que nous acceptons, que nous voulons. Nous avons peur de vos idées. » Il y a là une différenciation entre les idées de la civilisation - la liberté, le libre arbitre, la liberté de conscience, l'égalité homme-femme, toutes les idées qui ont créé les conditions occidentales depuis les Lumières, qui ont donné à l'homme et à la femme occidentaux cette capacité d'innovation et de création sans limites - et les produits de la civilisation. Ces idées, Khomeini n'en veut pas. En revanche, oui aux produits, parce que les produits de la puissance donnent du crédit à un projet, le font paraître moderne, alors qu'au fond il ne l'est pas. C'est cette notion d'ilm nafi que j'explique. Il y a un hadith de Mahomet qui définit la science utile : je le cite, je l'explique, et je montre comment ce hadith est l'un des piliers de l'endoctrinement de la jeunesse musulmane, au Maroc à mon époque comme en Europe. On crée dans la tête de la personne une dichotomie. Elle peut passer toute la

journée dans un laboratoire à peser des nanoparticules, concevoir un pont, faire mille choses qui paraissent ingénieuses au regard d'un Occidental. Mais le soir, elle peut se déchausser dans une salle de prière, laisser sa tête ou son cerveau avec ses chaussures, et entrer dans cette salle pour écouter quelqu'un raconter qu'Adam a été créé il y a dix mille ans, qu'il mesurait soixante mètres - tout ce que l'archéologie et la paléontologie contredisent. Et cela ne la dérange pas, parce que la dichotomie a été créée. Il y a les idées et les théories occidentales, corrompues et corruptrices : c'est la science inutile, voire la science haram, illicite. Et il y a, pour la puissance de l'Oumma, pour la gloire de l'islam et de la civilisation musulmane - on ne peut pas faire mieux aujourd'hui que ce que l'Occident a fait. Il faut donc acquérir l'ensemble des connaissances techniques de cet Occident pour le dominer avec ses propres moyens. Cette dichotomie est naturelle. Plusieurs livres en arabe appellent explicitement à apprendre la science utile de l'Occident, mais surtout à ne pas ramener ses idées.

Florence Bergeaud-Blackler. *(78:57)* - Il existe même une institution dédiée : l'Institut international de la pensée islamique, et plus largement le grand thème frériste de l'islamisation de la connaissance, né dans les années 1980 aux États-Unis. On doit produire une connaissance scientifique, mais seulement dans le cadre de l'islam, sans jamais le dépasser. Il ne s'agit donc pas seulement de se servir d'une technologie existante avec une bonne pensée derrière : il s'agit de produire cette connaissance et cette technologie qui donnent la puissance, mais toujours dans le cadre de l'islam.

Mohamed Louizi. *(79:31)* - Exactement. Vous citez l'islamisation de la connaissance, projet géré depuis les États-Unis à partir de 1982 avec l'IIIT, l'Institut international de la pensée islamique. Est-ce que cette influence de l'IIIT était...

Florence Bergeaud-Blackler. *(80:00)* - Était-elle reconnue ? Était-elle manifeste, explicite, chez les Frères, ou s'agit-il pour vous d'une autre école ?

Mohamed Louizi. *(80:09)* - Non. J'ai surtout découvert clairement les écrits de Taha Jabir al-

Alwani, l'un des leaders fréristes aux États-Unis, qui a théorisé ce concept d'islamiyyat al-maarifa, l'islamisation de la connaissance, autour de l'axe central de l'unicité - le point de départ étant qu'il n'y a pas d'autre divinité que Dieu, et que tout découle de ce dogme. Tout. Cela peut toucher les sciences dures, la culture, l'art, vraiment tout. Au Maroc, au milieu des années 1990, nous avions déjà commencé à recevoir des livres de l'IIIT depuis les États-Unis ; ils n'étaient pas très nombreux. Mais c'est à Villeneuve-d'Ascq que j'allais entrer en contact avec une production intellectuelle très abondante. À la mosquée - la salle de prière de Gaston Bachelard - il y avait une bibliothèque ; j'estime que la moitié des livres offerts aux étudiants qui y priaient étaient des productions de l'IIIT. Et cela touche tous les domaines : certains livres étaient traduits, d'autres non, d'autres encore en arabe. Il y avait aussi l'antenne de l'IIIT à Paris, qui en 2002-2003 tenait un colloque mensuel. J'ai assisté à deux d'entre eux à Paris : il y avait du monde, des enseignants d'université, des étudiants. Nous partions cinq en voiture de Villeneuve-d'Ascq, nous avons assisté à deux ou trois colloques de ce genre. Et quand on en

repartait, on repartait avec des livres - c'était gratuit, enfin, pas tout à fait, quelqu'un payait, mais pour nous, c'était un lot de livres que l'on ramenait.

Florence Bergeaud-Blackler. *(82:37)* - Mohamed Louizi, il y a une chose que vous avez explicitée dans vos ouvrages - à mon sens, vous êtes le premier en France à l'avoir fait : parler du tamkîn. Voulez-vous bien nous en donner la définition, et nous dire pourquoi c'est important dans l'idéologie des Frères musulmans ?

Mohamed Louizi. *(82:54)* - Quand j'ai voulu écrire ce témoignage en 2015, j'ai été étonné que ce concept n'existe pas dans la littérature française, alors qu'il est central. On parle des Frères musulmans qui veulent prendre le pouvoir, comme s'il s'agissait juste d'un parti politique comme un autre qui se présente aux élections. Or toute la dimension idéologique et conceptuelle - le pourquoi les Frères musulmans veulent prendre le pouvoir - ne se réduit pas au pouvoir en soi. Il s'agit d'atteindre un niveau, de changer les règles du jeu. Revenons à cette histoire d'islamisation de la connaissance : il s'agit, plus largement, de

l'islamisation de la vie dans sa globalité. Et je n'avais pas trouvé que ce thème ait été développé.

Florence Bergeaud-Blackler. *(83:56)* - Vous avez raison. J'ai fait des recherches, et je ne l'ai trouvé absolument nulle part, sauf récemment dans un rapport de l'ISGAP, qui parle justement du tamkîn et de cette expression empruntée à un document secret retrouvé au début des années 2000 - un document secret de la confrérie publié en 1991, qui a fait l'objet d'un grand procès aux États-Unis et où il est très clairement question du tamkîn. Et vous avez raison : absolument personne n'en avait parlé. Je peux préciser une hypothèse : dans la littérature sur l'islamisme, personne ne voulait être taxé de complotisme en révélant un complot, un véritable complot - puisqu'on peut parler d'un complot des Frères musulmans, qui ont bel et bien un projet, un plan. Après vous, dans Le Frérisme et ses réseaux, j'ai écrit sur ce plan, sans parler explicitement du tamkîn, dont je ne connaissais pas vraiment la définition et sur lequel je n'avais pas assez de matière. Quand j'évoque ce plan, il s'agit du plan de Dieu sur Terre, qui s'accomplit à travers une vision et une identité suprémacistes. Cette

dimension du plan, je m'en souviens, était totalement interdite à l'université. Il ne fallait absolument pas en parler, sans quoi vous étiez taxé de complotisme. Cela a entraîné une série de problèmes dans mon cas, et c'est l'une des raisons pour lesquelles je ne peux toujours pas enseigner à l'université aujourd'hui, en 2026. Mais je vous laisse définir le terme.

Mohamed Louizi. *(85:31)* - Vous avez cité l'exemple du plan découvert en 1991 aux États-Unis. Il y a aussi le document découvert...

Florence Bergeaud-Blackler. *(85:51)* - Le Projet, en Suisse, à Lugano.

Mohamed Louizi. *(85:55)* - Il y a celui de Suisse, qui décrit le plan sur cent ans à partir de 1992.

Florence Bergeaud-Blackler. *(86:08)* - Plutôt 1982, je crois.

Mohamed Louizi. *(86:09)* - C'est cela. Et puis il y a le document que la police égyptienne a trouvé en 1991-1992 chez un libraire et frère très actif dans l'édition et l'informatique, Khairat el-Shater, qui

jouera un rôle important au moment du printemps arabe. Il y a enfin le document trouvé aux États-Unis lors d'un contrôle, dans l'affaire de la Holy Land Foundation chez Akram. Prenons le document de Khairat el-Shater de 1992. Il expliquait comment les Frères musulmans devaient se préparer pendant une vingtaine d'années pour prendre le pouvoir en Égypte. El-Shater était en quelque sorte l'informaticien qui était en lien avec le FIS algérien, à qui il avait fourni du matériel informatique alors que cela commençait à peine dans le monde arabe. La police égyptienne va découvrir un document d'une dizaine de pages qui explique, étape par étape, comment infiltrer l'armée, la police, l'université, etc., pour atteindre à un moment donné une masse critique éparpillée dans toutes les arcanes de la société française - pardon, égyptienne -, et qui viendra en soutien à la rue pour prendre le pouvoir à travers des élections. Mais ce que les Frères musulmans souhaitent faire juste après, c'est établir la charia, la loi d'Allah sur Terre. Car les Frères musulmans se définissent comme les lieutenants, les vicaires, les représentants de l'autorité divine sur Terre. Partons de ce concept :

nous sommes les représentants, nous sommes les élus, nous sommes la meilleure communauté ; il nous revient donc de droit, voire de devoir, d'honorer cette alliance avec Dieu, pour établir une domination de l'islam sur toutes les religions, et une domination de notre projet politique sur tous les autres. Hassan al-Banna ne croyait pas au pluralisme politique : il l'écrivait dans ses lettres. Si je dois faire un raccourci, une définition très simple du tamkîn, c'est : atteindre un degré de domination totale - au sens totalitaire - pour que le récit des Frères musulmans, ou leur récit islamique, devienne l'alpha et l'oméga de la compréhension de l'islam. Pour que la charia, telle qu'elle est interprétée par les juristes des Frères musulmans, devienne la loi - non seulement le code civil ou le code familial, mais aussi le code pénal, l'organisation de la société. Pour que le projet éducatif des Frères musulmans devienne ce que l'on enseigne dès la maternelle, en passant par toutes les strates de l'éducation nationale. Pour que l'armée ne soit plus une armée sans identité religieuse, mais une armée des Frères musulmans - et non plus une armée organisée dans un conglomérat avec d'autres pays, sous la bannière

du djihad quand il le faudra. Le tamkîn n'est donc pas seulement un projet politique au sens du programme du Parti socialiste ou du Parti communiste. C'est un degré supérieur. Et la visée lointaine consiste à établir dans chaque État un gouvernement islamique, puis à rêver d'une réunification de tous les États, de tout le puzzle de l'Oumma, pour que l'islam domine non seulement l'Égypte, l'Algérie, l'Arabie saoudite, mais la planète entière.

Florence Bergeaud-Blackler. *(90:49)* - Il y a un autre concept qui accompagne ce tamkîn : la shumuliyya.

Mohamed Louizi. *(90:59)* - Exactement. Le tamkîn, c'est l'aspect totalitaire du projet ; la shumuliyya, l'aspect totalisant. C'est-à-dire que l'islam est une religion qui a réponse à tout, qui couvre tous les aspects de la vie individuelle, familiale, sociale, et même les relations internationales. Vraiment tout. Aucune question, aucun sujet ne doit échapper à la réponse islamique. Les Frères musulmans ont un vieux slogan : « L'islam est la solution. » Cela résume ce concept de shumuliyya, qui a été développé ensuite

par des idéologues comme Youssef al-Qaradawi. Ils ont mené de véritables batailles pour que le discours islamique ne soit jamais perçu comme un discours partiel : non, le discours islamique, c'est LE discours ; le projet islamique, c'est LE projet, le seul valable. Et plus que cela.

FLORENCE BERGEAUD-BLACKLER. *(92:27)* - Vous avez mentionné Youssef al-Qaradawi. On peut le considérer comme le maître à penser de la confrérie. Or, il n'était pas dans la confrérie - ou en tout cas, il en était sorti. De la même manière, on pourrait dire que Tariq Ramadan a joué un rôle dans l'expansion de la confrérie en France - non dans sa constitution, puisqu'elle y était déjà - mais dans la diffusion dans la société, dans la société civile. Tariq Ramadan a joué un rôle ; lui non plus n'était pas dans la confrérie. Il faut peut-être expliquer cela. Le fait que cette confrérie ait une influence disproportionnée dans toute la société est lié à sa constitution même, à une espèce de noyau secret. Nous l'avons vu tout à l'heure à propos du recrutement : certains entrent dans la confrérie, d'autres n'y entrent pas mais ont d'une certaine manière suivi le même endoctrinement.

Leur endoctrinement est donc très, très large en réalité.

Mohamed Louizi. *(93:23)* - Ce sont les cas-contacts.

Florence Bergeaud-Blackler. *(93:25)* - Voilà, c'est cela.

Mohamed Louizi. *(93:26)* - Les cas-contacts.

Florence Bergeaud-Blackler. *(93:27)* - Mais ces cas-contacts peuvent avoir une influence aussi grande, voire parfois plus grande que les assermentés. Parce que les assermentés, d'une certaine manière, sont tenus au secret, ils sont tenus. Or, pour que cela diffuse dans la société, il faut des intermédiaires - que j'ai appelés les « fréristes », pour les distinguer précisément des Frères musulmans assermentés - et qui vont, eux, diffuser la pensée des Frères dans toute la société, y compris auprès de ceux qui, à leur tour, la diffuseront. C'est le troisième cercle, sans même savoir qu'ils ont été approchés par des musulmans frérisés.

Mohamed Louizi. *(94:05)* - J'y ai pensé hier en regardant une émission sur Arte qui décrivait le tourisme à Zanzibar. Le gouvernement de ce pays a pris la décision de développer le tourisme halal. Et l'animateur, le présentateur, avait les yeux ravis, le sourire comme si... À aucun moment je n'attendais qu'il fasse un lien avec un régime, une idéologie, un concept, un projet. Non, il a juste dit : « Même en France, même en Europe, on voit de moins en moins de gens consommer de l'alcool. » Bravo l'artiste ! Bref, voilà des cas-contacts, peut-être à leur insu, approchés de manière indirecte. Cela s'inscrit dans ce que vous disiez : par exemple, Youssef al-Qaradawi et Tariq Ramadan, bien qu'ils portaient haut et fort la pensée, l'idéologie des Frères musulmans - le premier en arabe, le second en anglais et en français -, occupent des rôles complémentaires. Les assermentés doivent être là. C'est comme la part fixe d'un salaire : il y a la part fixe et la part variable. La part fixe, c'est le cœur du réacteur ; s'ils disparaissent, c'est tout l'édifice qui s'effondre. La part variable, ce sont les personnes détachées, dont on a besoin. Youssef al-Qaradawi, malgré le lien organique, ne tarissait pas d'éloges quand il parlait d'Hassan al-Banna, de sa rencontre

avec al-Hudaybi, avec beaucoup de leaders des Frères musulmans. Et lui-même est considéré comme le mujaddid, le rénovateur, celui qui a redonné un nouvel esprit, un nouveau sens à la pensée et à l'idéologie des Frères musulmans. Tariq Ramadan, lui, le faisait à sa manière.

Florence Bergeaud-Blackler. *(96:28)* - En France, il voulait étendre la confrérie à ce qu'il appelait « le mouvement islamique ». Il se trouvait donc un peu à l'étroit dans la confrérie. Cela me fait penser à une chose. Vous, vous êtes sorti de la confrérie : vous l'avez montré, vous l'avez prouvé, il n'y a aucun doute. Mais un certain nombre d'individus se font interviewer comme « ex-Frères musulmans ». Or, leur reniement est assez superficiel : non seulement ils gardent leurs activités, mais leur stratégie - que l'on pourrait qualifier de frériste - consiste à expliquer que les Frères musulmans ne sont que des pieds nickelés, que la confrérie n'est presque plus rien aujourd'hui en Occident. On entend en ce moment cette petite musique : « les Frères musulmans, il n'y a pas que cela, ce n'est pas si grave. » Cela fait partie de la nouvelle mission de ces supposés ex-Frères

musulmans. Avez-vous entendu parler, quand vous étiez dans la confrérie, de cette sorte de sas de sortie que l'on pourrait attribuer à des personnes ayant trop de visibilité à l'extérieur - et qui, finalement, se feraient passer pour d'ex-Frères musulmans afin de mieux masquer ces activités ?

Mohamed Louizi. *(97:46)* - Je vais revenir à un événement historique en Égypte, dans les années 1940, quand le juge al-Khazindar a été assassiné. À l'époque, la confrérie - Hassan al-Banna - menait déjà des actions de djihad, des actions violentes, par des fréristes détachés pour l'action militaire. « Détachés », c'est-à-dire qu'ils devaient faire ce qu'ils avaient à faire sans mouiller la confrérie. Un propos a traversé les décennies : quand Hassan al-Banna a pris ses distances avec ces hommes, il a dit qu'ils n'étaient « ni frères, ni musulmans ». Que signifie cela ? Que depuis toujours existe une stratégie du détachement. Elle a commencé par des détachés militaires. Selon les contextes, il y a d'autres formes de détachement. Quand Tareq Oubrou dit aujourd'hui qu'il a quitté les Frères musulmans, c'est peut-être sur le papier ; peut-être lui a-t-on demandé de faire cette déclaration. Mais

il va peut-être servir le projet des Frères musulmans encore mieux que s'il était resté dans le cercle de ceux qui y sont toujours. Son influence, par ce seul geste, par ce seul fait de déclarer devant des médias qui s'ouvrent les yeux ainsi : « j'ai quitté les Frères musulmans », va lui valoir davantage de temps de radio, de temps de télévision. À chaque événement, c'est un retour au combat. Le discours des Frères musulmans s'en trouve donc paradoxalement amplifié par quelqu'un qui dit ne plus en être. Je peux citer d'autres exemples. Quand on analyse, loin de ma petite personne, ceux qui ont quitté les Frères musulmans, on s'aperçoit que, historiquement, le fonctionnement de la confrérie est sectaire. Pour entrer, ce n'est pas vous qui choisissez d'adhérer : ce n'est pas une association loi 1901. Il existe un système de cooptation, et c'est la confrérie qui choisit ses membres, exactement comme les sectes. Et quand vous en sortez, cela se passe exactement de la même manière, à quelques différences près. Soit vous avez quitté la secte et vous vivez l'enfer - peut-être êtes-vous exécuté, peut-être vivez-vous vraiment l'enfer. Mais si vous voyez des gens dire qu'ils ont quitté, alors qu'ils

sont présents quasiment tous les ans aux rassemblements des Frères, qu'ils siègent toujours aux conseils d'administration du Secours islamique : il y a quitter et quitter. Il y a peut-être des gens qui ne croient plus à l'aspect organique, historique de la confrérie. Vous avez cité tout à l'heure le cas de Youssef al-Qaradawi : vous avez bien fait de parler du mouvement, du haraka. Au Qatar, dans les années 1990, le leader des Frères musulmans qataris, Jassim Sultan, a demandé que l'on dissolve l'antenne qatarie. Il a dit qu'elle posait plus de problèmes qu'elle n'apportait de bénéfices. Vu que nous sommes aujourd'hui chez nous - dans les ministères, dans l'Éducation nationale, à Al Jazeera (al-Qaradawi y avait tous les dimanches Shari'a wal Hayat, « La charia et la vie », parlant non seulement aux Qataris mais au monde entier à travers Al Jazeera) -, à quoi sert-il, disait-il, de garder un carcan administratif et organique qui nous empêche d'avancer et qui peut créer des problèmes sécuritaires ? Ce modèle a aussi été suivi par les Frères du Koweït, avec - comment s'appelle-t-il, j'ai oublié son nom - quelqu'un qui a été déchu de sa nationalité koweïtienne il y a quelques mois. Lui aussi a demandé que les Frères

musulmans koweïtiens deviennent un mouvement. Je pense même que l'avenir de la confrérie va dans ce sens. Aujourd'hui, il y a une scission au niveau du Guide suprême : un Guide suprême des Frères musulmans en Turquie, un autre à Londres. Il y a une scission de l'entité, une guerre pour le patrimoine, et cela ne fait pas avancer le projet des Frères musulmans. En revanche, ceux qui sont aujourd'hui les plus efficaces, ce sont des sociologues qui sont à l'université, dans des centres de recherche, et qui ont carte blanche dans des colloques, dans des séminaires. Ceux-là servent la cause des Frères musulmans mille fois mieux que ceux qui prêchent le vendredi dans une mosquée. Et quand vous parlez du frérisme...

Florence Bergeaud-Blackler. *(104:12)* - N'y a-t-il pas aussi un effet de génération ? Cette première génération des Frères a passé le relais à une seconde génération née en Europe, née en Occident, qui possède une très bonne connaissance du terrain - puisqu'elle y est née. Ces jeunes sont Européens, ils comprennent très bien le fonctionnement du système, et ils ont leurs propres idées pour diffuser ce que, moi, je mets sous le

terme « frérisme ». Ils n'ont donc pas nécessairement besoin d'être attachés à une confrérie : cela fonctionne tout seul, grâce aux réseaux sociaux, grâce à la littérature ; et les Frères, de temps en temps, viennent un peu comme le berger avec ses moutons leur indiquer telle ou telle direction, organiser tout ce qui relève de la structure - tout ce qui est argent venu du Golfe, dont les anciens continuent de pourvoir. Mais ce sont les jeunes qui ont les idées. Une chose que vous disiez au début - « on me donnait l'ordre quand j'étais jeune et j'y allais » - se vérifie autrement aujourd'hui. L'expérience que j'ai des Frères plus récents, notamment ceux nés en Europe, qui sont bien plus indisciplinés, c'est qu'eux vont sur le terrain, eux vont chercher et ramènent en disant : « Regardez ce que j'ai trouvé. » C'est du bottom-up : toutes les initiatives sont bonnes pour rapporter au mentor, parce qu'ils sont endoctrinés exactement de la même manière, mais à prendre quelques initiatives. D'une certaine façon, les premiers Frères musulmans ont appris des secondes générations qu'il fallait leur lâcher un peu la bride, que tout l'endoctrinement ferait le reste et qu'ils reviendraient rapporter ce qu'ils ont

trouvé. J'ai l'impression que cela marche un peu comme cela. Ce qui est certain, c'est que le récit des Frères musulmans, porté par ces étudiants, s'exerce sur la jeunesse. Et cela fonctionne encore. D'une certaine manière, les vrais musulmans, ceux qui parlent arabe, ceux qui ont une véritable connaissance des textes, etc., sont supérieurs - moralement supérieurs, religieusement supérieurs. Et cela fonctionne encore.

Mohamed Louizi. *(106:47)* - Cela fonctionne. Dans votre analyse, vous avez cité la maîtrise de la langue arabe, qui fait partie de ces graines, de ces ingrédients qui donnent de la crédibilité à celui qui parle. Je le voyais quand je suis arrivé du Maroc : je savais à peine parler français, mais j'étais très à l'aise avec l'arabe littéraire. Je citais des poésies, je chantais dans les rassemblements des Frères. J'étais un petit peu - je ne dirais pas leur petit dieu, mais quand Mohamed est là, on sait qu'il va nous raconter quelque chose. Il y a là cette fascination. Et au-delà de cette fascination, ce qui m'inquiète aujourd'hui, quand on parle de la deuxième, de la troisième génération, c'est que la vision de l'islam qu'elles reçoivent n'est pas celle du Maroc, de

l'Algérie ou de la Tunisie. Les parents et les grands-parents qui ont imprimé dans les cœurs et dans les têtes de cette jeunesse l'ont fait à travers le récit des Frères musulmans - et d'autres mouvances, mais principalement des Frères. Ces jeunes ne voient la religion, ils ne voient l'islam, qu'à travers le prisme des concepts développés par les Frères depuis trente ou quarante ans. Quant aux Frères eux-mêmes, certains disent que c'est une organisation vieillissante. C'est vrai si l'on ne regarde que les organisations historiques. Le canal historique des Frères musulmans, oui, est vieillissant : la démographie fait son effet. Mais au-delà du canal historique - et c'est ce que les gens ne veulent pas voir -, combien d'enfants, combien de petites organisations, de petites associations, combien de forums ? C'est énorme. Et il suffit d'un ou deux leaders. Quand l'État a décidé de dissoudre la Jeune Garde, j'avais fait une petite recherche sur une autre organisation, Génération Espoir, Résistance et Dignité, le GEDR. Quand on regarde dans le détail, ce ne sont pas des Frères musulmans, ce ne sont pas des gens qui ont prêté allégeance, ils ne sont pas dans le canal. Mais ce sont des enfants, des jeunes passés par les

mosquées des Frères, qui ont écouté les conférences des Frères, qui ne connaissent l'islam qu'à travers les activités, les forums, les rassemblements - Ramen, Ramef et compagnie. Leur logiciel religieux est un pur logiciel fériste. Et quand on critique les Frères musulmans...

Florence Bergeaud-Blackler. *(110:11)* - Comme votre cas. Vous-même avez subi cet endoctrinement. La différence, c'est que votre père, votre famille, vous ont peut-être appris autre chose - et c'est sans doute ce qui vous a aidé à en sortir. Mais vous, de la même manière, très jeune, on vous met dans le bain.

Mohamed Louizi. *(110:27)* - Très jeune, dans le bain. J'ai parlé tout à l'heure de l'idéologie, des phobies, du logiciel victimaire, etc. Mais ce qui m'a vraiment ouvert les yeux, à titre personnel, c'est la rencontre avec la culture occidentale, qui a interrogé des choses que je répétais sincèrement. Quand j'étais chez les Frères musulmans, je ne pensais pas à l'action violente, en particulier dans les espaces démocratiques. La question de la violence, nous avons commencé à l'aborder en 2003. La première présentation d'un livre à

l'intérieur de la confrérie, ici dans le Nord, remonte à cette date. Avoir lu autre chose, avoir peut-être rencontré d'autres personnes - je ne peux pas refaire exactement le pourquoi du comment, c'est une combinaison de plusieurs éléments. Mais la question centrale qui, à titre personnel, m'a un peu sauvé, c'est peut-être - hélas - liée au fait que, dans mon témoignage, je ne parle pas seulement de mon père : je parle aussi de mon grand-père. Je parle de Sidi, de son islam, de sa pratique. Je parle du modèle qu'il a laissé dans ma tête. Et pourtant il est décédé en 1991, la nuit même où je vais être approché par les Frères musulmans. C'est l'histoire, elle est ainsi. Malgré cela, j'ai côtoyé mon grand-père pendant presque toutes les vacances scolaires sans qu'il me parle de religion. À aucun moment, jamais, il ne m'a demandé si j'avais fait la prière. Jamais. C'était un islam de terroir, un islam marocain, à sa façon, à sa manière, alors qu'il était très érudit. C'était un hakim, un juge - celui vers qui les membres de la tribu venaient demander conseil religieux. Il donnait ce conseil. Mais cela tranchait avec la vision, avec le procédé de prédication, de prosélytisme que j'avais appris chez les Frères

musulmans. Ajoutez à cela le contexte franco-français, les lectures, les contradictions : à un moment donné, quelque chose ne va plus. Et l'on mène le combat - disons intellectuel - à l'intérieur de leur confrérie.

Florence Bergeaud-Blackler. *(113:26)* - Très vite, là où c'est très différent par rapport aux jeunes d'aujourd'hui - et par rapport à votre inquiétude, puisque vous vous inquiétez de leur état - c'est que ces jeunes, pour le coup, ont des parents et peut-être des grands-parents déjà ré-islamisés par les Frères musulmans. Ils n'ont donc plus ces repères d'un autre islam. Mais en même temps, ils ont vécu dans une société, à l'école de la République, où existe la possibilité de penser librement. Qu'est-ce qui ne fonctionne pas chez eux ? Pourquoi ? La victimisation les a-t-elle enfermés ? Le marché halal les a-t-il enfermés dans cette dichotomie du licite et de l'illicite ? Qu'est-ce qui, selon vous, les maintient dans cette idéologie sans qu'ils soient capables de voir autre chose, comme vous, vous en avez fait l'expérience ?

Mohamed Louizi. *(114:17)* - Je ne vais pas tout dévoiler de mon prochain livre, parce que j'y parle

« des graines du mal ». Dès l'introduction, je pose la question du diagnostic vis-à-vis de l'école, et du rôle de l'école qui n'est plus rempli. Pas du fait de l'école elle-même - elle a certes ses problématiques, mais pas seulement. Je parle du mur mental dressé entre l'enfant, entre le jeune, et la République, les institutions de la République, et en tête desquelles, l'école. Je reviens sur les douze « graines du mal » - j'en ai énuméré une douzaine - que les enfants ont apprises dans le foyer familial. Ré-islamisés, par des parents - notamment deuxième, troisième génération - qui n'ont pas accès... - Ré-islamisés eux-mêmes ? - Eux-mêmes, voilà. Et la transmission se fait quasiment à tous les moments de la vie courante, dans le cadre de cet islam choumouli, totalisant. Je parle ensuite des briques de ce mur quand l'enfant va à l'école : il y va avec douze briques, avec des phobies, et avec une concurrence dans sa tête entre le savoir de l'imam et celui de l'instituteur. Dans sa tête, il y a déjà une hiérarchie. La religion d'abord, l'imam d'abord ; et peut-être l'enseignant, mais uniquement dans la sphère de la science étiénne. À part cela, ne lui parlez ni d'école, ni de rien. Voilà l'inquiétude, aujourd'hui réelle.

Florence Bergeaud-Blackler. *(116:29)* - Nous n'allons évidemment pas dévoiler ces douze graines.

Mohamed Louizi. *(116:33)* - Voilà, les graines humaines.

Florence Bergeaud-Blackler. *(116:35)* - Mais peut-être pouvez-vous, pour terminer notre entretien, nous dire en gros - j'imagine qu'il y a cette partie dans votre livre - comment faire ? Comment peut-on s'en sortir, sans dévoiler les conclusions de votre livre, qui paraîtra quand ?

Mohamed Louizi. *(116:56)* - À la rentrée prochaine, en octobre 2026.

Florence Bergeaud-Blackler. *(117:02)* - Très bien, formidable. Sans dévoiler la conclusion, pouvez-vous nous dire - et nous terminerons ainsi ce magnifique entretien - où, selon vous, se trouve la porte de sortie ? Où est la sortie du tunnel ?

Mohamed Louizi. *(117:21)* - Je ne veux pas paraître pessimiste. Toutes les mesures prises aujourd'hui atteignent une limite. Cette limite est

démographique : il y a l'effet de masse. Et il n'y a pas de solution miracle pour faire que des gens qui ne croient plus en la civilisation, en la démocratie, en la liberté, changent du jour au lendemain, parce qu'on a mis en place un arsenal juridique, un arsenal sécuritaire, parce qu'on va faire je ne sais quelles séances. Pour moi, le sens du livre que je viens d'écrire, c'est d'attaquer le problème vraiment à la racine. Aujourd'hui, la seule voie qui me paraît possible - je n'aime pas le terme rééducation, qui est connoté, voyez les Chinois et les Ouïghours, c'est un terme connoté -, mais je le dis clairement : un éditeur, en lisant le manuscrit, m'a dit : « Oui, mais monsieur Louizi, excusez-moi, on ne va pas rassembler les musulmans dans un coin et lancer une bombe… » Je lui ai répondu : « Excusez-moi, je ne suis pas dans cette démarche. Je ne suis pas dans une logique d'épuration ethnique, de remigration, non. Je crois en l'humain. Maintenant, il faut parler à ces gens-là avec les termes qu'ils comprennent. On ne pourra pas, par des mesures seules, faire deux. Non. Maintenant, il faut dire les choses. » Dans mon parcours, j'ai passé un temps fou à décrypter les réseaux islamistes. Aujourd'hui, il faut passer à l'étape

suivante : décortiquer l'islam en tant que système, expliquer que l'éducation islamique - au-delà du frérisme, au-delà du salafisme, au-delà du wahhabisme, au-delà de tout cela - le cœur même de cette religion ne peut pas échapper à une analyse avec des mots simples que les gens comprennent. Je compte que ce livre parle aux parents, mais aussi pourquoi pas aux jeunes : je l'ai écrit autour de quelques profils de jeunes scolarisés au collège, au lycée. Étant passé par là, ayant vécu moi-même cet endoctrinement, j'ai essayé d'utiliser des termes simples pour interroger, parce que je crois en l'intelligence humaine. Je crois que ces gens-là peuvent changer. Si l'on ne réussit pas ce changement, il y aura quarante-six mille raisons de devenir pessimiste : il n'y aura pas de solution. Ce n'est pas parce qu'on va faire des lois. C'est nécessaire, mais pas suffisant. Il faut aujourd'hui s'adresser directement à la jeunesse musulmane, aux parents musulmans, multiplier les podcasts, interroger le cœur du réacteur. Et le cœur du réacteur, ce n'est pas le projet des Frères musulmans, ce ne sont pas les écrits de Muhammad Abd al-Wahhab : le cœur du réacteur, c'est le Coran, c'est la Sunna, c'est la

biographie de Mahomet. Au Maroc, en Algérie, en Tunisie, ce mouvement a commencé et il porte ses fruits. Je connais très bien des jeunes, très proches, des personnes qui avaient appris le Coran par cœur à douze, treize, quatorze ans, et qui ne croient quasiment plus en rien aujourd'hui - grâce à internet, grâce à l'intelligence artificielle, grâce à tous les outils que nous avons entre les mains. Une révolution est possible dans ce sens, à condition de parler aux gens avec un discours qu'ils comprennent et avec des mots. Cela peut choquer, cela peut bouleverser les systèmes préétablis, mais je ne vois pas d'autre solution que d'attaquer le cœur du réacteur, avec pédagogie, avec respect, mais sans concession. Si l'on commence à faire du « en même temps », non, cela ne marche pas.

Florence Bergeaud-Blackler. *(122:35)* - Attaquer le cœur du réacteur, comme vous dites, donc s'attaquer au Coran et à la Sunna, les expliquer, certes. Mais il faudra quand même bloquer d'abord le système d'action fériste : ce n'est pas seulement de l'éducation, il y a aussi ce qui met en marche tout cela.

Mohamed Louizi. *(122:57)* - C'est nécessaire mais pas suffisant. La proposition de loi qui est passée récemment au Sénat est nécessaire, nous sommes d'accord. Et vous avez raison, c'est aussi pour...

Florence Bergeaud-Blackler. *(123:13)* - Pour aller vraiment dans votre sens : il faut relancer, ou lancer, l'approche historico-critique de l'islam. Aujourd'hui, plus personne ne peut la faire en raison des menaces. Cela passe aussi par l'université. Un grand ménage à l'université serait souhaitable, à mon sens. Merci beaucoup, Mohamed Louizi, cette conversation était passionnante. J'espère que nous pourrons vous inviter encore une fois sur la chaîne du CERIF. Je tiens à dire que vous êtes un expert du CERIF : dans notre équipe, nous sollicitons de temps à autre des experts sur tel ou tel sujet, et vous en êtes - j'en suis tout à fait ravie. J'espère que vous reviendrez à la sortie de votre livre, peut-être pour une deuxième partie, consacrée à ce qui se passe aujourd'hui et à ce qu'on pourrait faire dans le champ politique, social, universitaire, et que sais-je encore. Merci beaucoup, Mohamed Louizi, et à bientôt.

. . .